

Les nuisances invisibles des techniques d'information et de communication

PAR ANDRÉ VITALIS

Il me semble qu'aujourd'hui la défense de l'environnement ne doit pas se limiter au seul environnement physique et que l'analyse féconde sur les outils industriels et leurs dégâts, doit être reprise à propos des nouvelles machines informationnelles.

Le mouvement écologiste a aidé à une prise de conscience des pollutions du milieu naturel. Surtout, il en a désigné clairement les causes, à savoir le recours à des techniques de plus en plus sophistiquées et puissantes, la centrale nucléaire représentant à cet égard, le cas le plus exemplaire.

Notre environnement informationnel est aujourd'hui profondément modifié par l'intrusion dans les lieux de travail et au domicile privé, de machines informationnelles de toutes sortes : radio, télévision, terminal télématique, micro-ordinateur etc. Cette intrusion est vécue comme une fatalité et le plus souvent, comme un progrès. Les rares critiques portent sur les dangers d'accaparement de ces outils par les pouvoirs et l'utilisation qu'ils peuvent en faire dans le contrôle des populations et pour leur propagande. A la différence des machines travaillant la matière, les techniques d'information sont propres et apparemment non polluantes. Pas ici, de rivages salis, d'arbres défoliés ou de nuages toxiques. Le caractère invisible des pollutions qu'elles engendrent, les met à l'abri d'une critique que leur prolifération actuelle rend chaque jour plus nécessaire.

Le versant orwellien : contrôle et propagande

Il est banal de dire que l'information c'est le pouvoir. Dans ces conditions, il est naturel que tout outil permettant de mieux maîtriser l'information, soit accaparé en priorité par les puissants et mis au service de leurs intérêts. Avant de devenir un moyen d'illumination des hommes, l'écriture a été un moyen de compter les biens et les esclaves du tyran. La publication de tout document écrit sera pendant très longtemps, soumise à une autorisation préalable. Il y a en

core peu de temps, dans les pays de l'Est, les machines à écrire et les photocopieuses étaient étroitement surveillées. Lors de la mise en place des techniques modernes, la nécessité d'énormes investissements et infrastructures a facilité la mainmise du pouvoir. Cette mainmise est particulièrement manifeste au moment de l'installation dans notre pays, du télégraphe optique des frères Chappe et du télégramme électrique sous le Second Empire. Des historiens ont même montré que le développement du téléphone en France, a été contrarié à la fin du 19^e siècle, devant les dangers supposés d'une communication horizontale et égalitaire. Ce sont ces raisons socio-politiques qui expliquent le long retard français en ce domaine où la compétence technique était plutôt supérieure à celle de nos voisins. Un peu plus tard, la radio et la télévision vont permettre d'instituer une communication de masse unilatérale, au bénéfice de la centralisation. Après avoir servi des intérêts strictement militaires, l'informatique a été utilisée à partir de 1965, pour faciliter la gestion des grandes organisations et le contrôle des individus. Là encore les choses sont très claires : constitution d'énormes fichiers nominatifs, volonté de les interconnecter et de constituer un pot commun d'informations accessibles à tous les ficheurs, définition d'individus "à risques" devant faire l'objet d'une surveillance renforcée...

Cette utilisation des techniques d'information comme moyen de propagande et de contrôle dont les exemples abondent, constitue en quelque sorte leur versant orwellien. On sait qu'Orwell dans son roman "1984", montre à partir d'un télé-écran, le contrôle des moindres faits et gestes des citoyens et la diffusion de slogans dont la vérité ne fait plus bientôt aucun doute, du type : "la guerre c'est la paix", "la liberté c'est l'esclavage", "l'ignorance c'est la force". Ce versant orwellien se découvre nécessairement un jour ou l'autre. Après tout, il ne constitue qu'une forme moderne de la figure bien connue de l'oppression.

Du rôle de la CNIL...

Aussi bien, face à cette nuisance, la résistance va s'organiser sur deux fronts. Un premier type de solutions est recherché dans la fixation d'un certain nombre de principes et de garde-fous ainsi que dans



La face cachée de l'effet Mac Luhan : le message c'est le média

Sensibilisés aux risques de manipulation et obnubilés par le contenu des messages, nous ne prêtons pas suffisamment attention à l'influence propre des supports d'information. Avec sa formule, "le message c'est le média", le sociologue canadien M. Mac Luhan renverse les perspectives habituelles. Selon lui, le moyen essentiel d'influence est plus à rechercher dans les médias eux-mêmes que dans les messages et les contenus qu'ils véhiculent. Ce n'est pas la même chose d'écouter une histoire racontée au coin du feu, de la regarder traduite en images à la télévision ou de la lire dans un livre. L'important, au-delà de cette histoire, c'est que nous ayons affaire à un message oral, télévisuel ou écrit. Ces supports qui ont des vertus et des faiblesses propres, nous influencent en profondeur sans que nous en ayons conscience. Comme le constate Mac Luhan dans une pirouette, nous sommes les derniers à le savoir comme le poisson est le dernier à savoir qu'il vit dans l'eau ! Certaines analyses extrêmement précieuses centrées sur l'étude d'un média particulier, s'attachent à marquer leur spécificité. Ainsi, J. Goody ("La raison graphique", "La logique de l'écriture") et A. Havelock ("Aux origines de la civilisation écrite en Occident") ont étudié l'écriture ; D. Boorstin ("L'image") et J. Ellul ("La parole humiliée") l'imagé ; J. Piveteau ("L'extase de la télévision") et N. Postman ("Si distraire à en mourir") la télévision ; H. Dreyfus ("Intelligence artificielle : mythes et limites") et J. Arsac ("La science informatique") l'ordinateur. Notre environnement informationnel constitué de ces différents médias, est aujourd'hui pollué par deux nuisances invisibles : une inflation de signes qui rend chaque jour plus difficile la mobilisation de l'information pertinente et la place excessive prise par l'image et les langages machiniques.

l'adoption de réglementations en faveur de la liberté d'expression. La presse, l'audio-visuel et la télématique ont ainsi fait l'objet de réglementations successives. Le cas de l'informatique est très significatif. Alors que dans un premier temps, rien ne limitait l'appétit de contrôle et de fichage des pouvoirs, à partir de 1970, la plupart des pays informatisés ont adopté des législations "Informatique et libertés" qui posent des limites. Au nom des valeurs fondamentales de la vie privée et des libertés individuelles, on entend maîtriser l'expansion informaticienne. Une réglementation stricte de l'information sur les personnes, spécialement automatisée, vise à éviter une indiscretion sociale abusive. Des institutions indépendantes sont créées comme la Commission nationale de l'informatique et liberté en France, chargées de faire appliquer toute une série de règles nouvelles que les détenteurs de fichiers doivent désormais observer : publicité des traitements, collecte loyale des données, interdiction d'enregistrer des données sensibles comme les opinions politiques ou les origines raciales, respect du principe de finalité qui consiste à n'utiliser un fichier que pour le but pour lequel il a été créé, mesures de sécurité suffisante, limitation des interconnexions etc. La loi donne par ailleurs à l'individu lui-même les moyens de contrôler l'application de la réglementation et de faire respecter ses secrets. Elle lui reconnaît un droit d'accès aux informations que l'on a enregistrées sur lui et un droit de s'opposer, pour des raisons légitimes, à ce que des informations nominatives le concernant fassent l'objet d'un traitement. Certes, l'efficacité de ces mesures est loin d'être assurée. Leur application se heurte à de nombreux intérêts acquis et à de nombreuses pesan-

teurs. Elles témoignent cependant d'une appréciation pertinente et d'une réaction sociale saine.

Un deuxième type de solution est recherché dans le détournement ou l'appropriation personnelle des nouvelles techniques. Ainsi, par exemple, c'est à partir d'opérations de piratage que certaines messageries télématiques ont vu le jour. L'utilisateur n'accepte pas les modalités d'usage qui lui sont proposées et en invente d'autres, plus conformes à ses vœux. Alors que la télématique avait été pensée par ses promoteurs, comme un outil de diffusion facilitant l'accès à des banques de données, c'est comme support de communication qu'elle doit, pour une large part, son succès actuel. L'appropriation personnelle de l'appareil apparaît également, comme un moyen de se préserver de la mainmise du pouvoir. Il faudrait ici évoquer les nombreuses expériences de médias alternatifs, qu'il s'agisse de radio, de télévision ou de télématique. Dans ces expériences qui se terminent presque toujours par un échec cuisant, il s'agit d'inventer de nouveaux usages et de mettre la technique au service d'objectifs communautaires. L'apparition du micro-ordinateur en 1975 bouleverse le monde de l'informatique. D'élitiste et lointain, l'ordinateur devient du jour au lendemain, un objet appropriable par le grand public. On parle même d'ordinateur domestique. Un débat s'engage sur les avantages respectifs de la grosse et de la petite informatique, cette dernière se voyant parée de toutes les vertus. Ce débat est aujourd'hui dépassé. Il est vrai que, grosse ou petite machine, dans les deux cas, l'effet Mac Luhan est le même.

Profusion de signes et perte de sens

Les techniques dites d'information et de communication sont en réalité des techniques de signes. Il y a ici au niveau du vocabulaire, une grande confusion, partie prenante d'un bluff technologique plus général dénoncé récemment par J. Ellul. En effet, pour évaluer correctement la situation, il convient de considérer qu'une information est la combinaison d'un signe et d'un sens. Toute information suppose une trace, une forme : condition nécessaire qui n'est pas suffisante. Il faut en plus, pour qu'un sens apparaisse, un appareil interprétatif de la forme. L'information implique donc une mise en relation entre un signe et un donneur de sens. Cette voix à la radio n'est que vibrations de l'air en l'absence d'une oreille pour l'écouter ; ce livre, ce terminal d'ordinateur, en l'absence d'un œil pour les lire, n'est qu'une suite de caractères, qu'un écran traversé de signaux lumineux. Il n'y a pas d'information en soi. Il n'y a d'information qu'à partir d'une interprétation, qu'à partir d'un travail d'assimilation, d'intégration, de digestion. Il faut qu'une structure mentale et/ou idéologique, filtre, contrôle, situe ce qui est donné comme information. Cette structure importe plus, ou à tout le moins autant, que le signe qui est transmis. Or, aujourd'hui, on porte uniquement attention à ce signe qui peut faire l'objet d'une production et d'un traitement industriel. La confusion entre information et signe n'est pas fortuite. En excluant toute subjectivité et l'intervention de l'individu, cette conclusion prépare la célébration de la machine. En apportant plus d'information, cette dernière semble apporter plus d'intelligence. De nombreuses formulations témoignent de ce simplisme. On parle en ce qui concerne les banques de données de réservoirs de savoir, d'industries de la connaissance ; on vante aujourd'hui les performances de systèmes-experts ; on s'exalte sur les applications futures de l'intelligence artificielle. L'information diffusée le long des réseaux, comparée à de l'électricité ou à de l'eau potable, est présentée comme une denrée palpable ayant une valeur en soi. De manière plus générale, on annonce à grand bruit une société de communication, comme si la facilitation dans la transmission de signes devait amener ipso facto, une plus grande communication entre les personnes. Tous ces propos dénotent une conception objectiviste de l'information et de la communication et reposent en définitive sur la croyance en l'auto-suffisance de la machine.

Sans l'intervention d'un donneur de sens, les techniques de signes n'ont aucune utilité. Il existe une hétérogénéité fondamentale entre la production industrielle des messages et la réception artisanale du sens. Plus de signes n'implique pas nécessairement plus d'informations, au contraire, la profusion des messages peut priver l'individu du temps nécessaire d'assimilation. De plus en plus d'"informations" peut signifier dans ces conditions, de moins en moins de sens. C'est l'hypothèse que retient par exemple J. Baudrillard. *"L'information est directement destructrice, ou neutralisatrice du sens et de la signification. La déperdition du sens est directement liée à l'action dissolvante, dissuasive de l'information, des médias et des mass-médias... L'information est don-*



née comme créatrice de communication, et même si le gaspillage est énorme, un consensus général veut qu'il y ait cependant au total un excédent de sens, qui se redistribue dans tous les interstices du social - tout comme un consensus veut que la production matérielle, malgré ses dysfonctionnements et ses irrationalités débouche quand même sur un plus de richesse et de finalité sociale. Nous sommes tous complices de ce mythe. C'est l'alpha et l'oméga de notre modernité, sans lequel la crédibilité de notre organisation sociale s'effondrerait".

À l'heure des médias de toutes sortes, des agences de presse et des banques de données, nous n'accédons plus directement à la réalité. Les représentations du monde font de plus en plus partie du monde, non plus simple redoublement de la réalité mais substitution au réel, des signes du réel. Cette mince pellicule de signes et de simulacres qui entoure notre monde, ce bruit environnant auquel il est difficile de se soustraire met en péril notre libre arbitre dans le choix des informations. Alors que l'homme d'autrefois, sélectionnait dans son environnement naturel et humain, les informations susceptibles de l'intéresser, l'homme d'aujourd'hui est dépendant des médiateurs qui lui fournissent une information proliférante et pas nécessairement pertinente pour lui. On peut ainsi être "informé" de tas d'événements futiles survenus à des milliers de kilomètres et être dans la totale ignorance de ce qui se passe à sa porte. Par ailleurs, le temps passé à lire les représentations proposées ne cesse d'augmenter. L'information synthétique tend ainsi à remplacer l'information vivante et l'on risque bientôt de ne plus connaître les êtres et les choses directement mais à travers leur seule présentation dans les médias ou les banques de données.

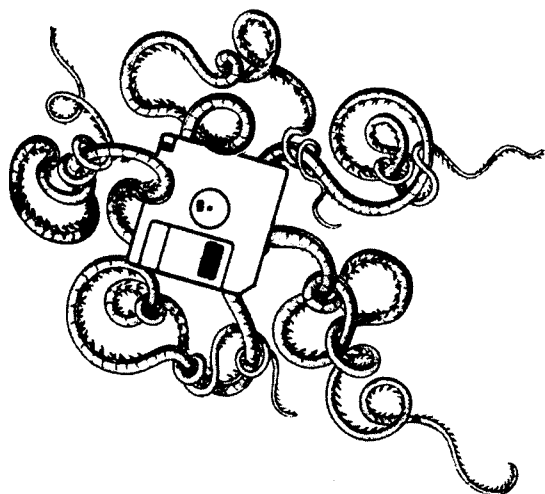
Langages de réalité et langage de vérité

Les techniques modernes contribuent à dévaloriser les anciens supports. Comme l'écrit avait supplanté la parole, l'audiovisuel et l'informatique font perdre aujourd'hui à l'écrit la place centrale qui était la sienne. Cette invasion des images et des langages informatiques peut porter atteinte à terme au mode de pensée réflexif et critique permis par l'écrit traditionnel.

La photographie et la télévision assurent le triomphe de l'image. C'est le mérite de l'américain Boorstin, d'avoir montré que cet envahissement fait

perdre au langage le monopole de représentation de la réalité. Le débat sur l'image repris récemment par J. Ellul ("la parole humiliée") est fort ancien. Le point essentiel à en retenir ici, est que l'image ne peut en aucune façon, remplacer le langage ; qu'une image ne vaut pas mille mots. Collée au réel qu'elle prétend redoubler, l'image montre uniquement ce qui peut être vu et toujours quelque chose de particulier. Elle ne peut exprimer des notions abstraites comme l'idée de liberté ou d'égalité. Elle montre un homme et non pas l'homme, une fleur et non pas la fleur. Si les images ont besoin d'être reconnues, les mots ont besoin d'être compris. Surtout : le langage suppose une opération de nomination, de découpage à l'opposé de la saisie instantanée et globale de l'image.

Il permet d'aller au-delà des apparences, de les commenter, de les questionner, de chercher à leur trouver un sens. L'image s'impose, elle, comme une évidence. Elle présente le monde comme un objet alors que le langage le présente en tant qu'idée. La communication avec les machines donne de nos jours, une importance accrue aux langages informatiques. Ces langages, compte tenu de leur nécessaire univocité, peuvent être considérés comme des langages fermés. Ils s'opposent en cela à la langue naturelle dont l'ambiguïté, l'indétermination et la labilité du sens, est une caractéristique essentielle. L'amas de signes que constitue un livre avant d'être ouvert, va prendre vie, à partir du travail d'interprétation du lecteur. L'idée, le concept n'est pas dans les signes. Ils sont produits à partir d'eux. Aucun signe n'est parfait et c'est cette imperfection qui permet le renouvellement de l'interprétation. De la même façon, dans le dialogue, le but est moins de transmettre une information déjà constituée que de produire à travers une langue naturelle pleine d'ambivalence, de paraphrases et de sous-entendus, l'information à transmettre. La mise sur ordinateur de l'information permet d'accéder à une puissance inconnue jusqu'alors : exhaustivité des données stockées, mise à jour immédiate, accès "en temps réel" et à distance, possibilités de traitement, de modélisation et de simulation. Mais il faut bien voir que cette puissance est acquise après un travail considérable sur l'information qui porte atteinte à des propriétés fondamentales du langage naturel. Le traitement automatique exige en effet l'exclusion de toute ambiguïté dans les données informatiques.



Pour introduire plus de clarté, il conviendrait de distinguer, comme le suggèrent J. Ellul et B. Charbonneau, deux sortes de langages. Un langage de réalité tourné vers l'action dont l'image et les langages informatiques fermés seraient aujourd'hui l'expression privilégiée et un langage de vérité centré sur le sens, permettant au sujet de chercher à donner une signification au monde environnant et à son action sur ce monde. L'un dit l'exact et l'inexact ; l'autre, le vrai et le faux. Ces deux langages sont indispensables et dans une relation de complémentarité. La pollution dénoncée est la volonté de ramener toute la vérité à la réalité et de ne vouloir considérer et tenir pour réel que ce qui peut être montré ou emmagasiné et traité par la machine.

Un discours illusionniste, partie d'un bluff technologique plus général, essaye de convaincre le plus grand nombre des vertus incomparables de supérieures des nouvelles techniques sans jamais, à aucun moment, parler de leurs inconvénients.



Une des tâches prioritaire de l'école devrait consister précisément à montrer ces inconvénients et limites. Autant qu'un lieu d'apprentissage de ces outils, l'école devrait être le lieu de leur évaluation et de leur critique. Comme le fait N. Postman, de nombreuses questions devraient être posées à leur sujet, pour tenter de rendre visible les nuisances qu'ils occasionnent : "Qu'est-ce que l'information ? Ou, plus précisément, que sont les informations ? Quelles sont leurs différentes formes ? Sur quelle conception de la sagesse, de l'intelligence et de la connaissance chaque forme insiste-t-elle ? Quelles conceptions chaque forme d'information néglige-t-elle ou tourne-t-elle en dérision ? Quels sont les principaux effets psychiques de chaque forme d'information ? Quelle est la relation entre information et raison ? Quelle est la sorte d'information qui facilite le mieux la réflexion ? Existe-t-il une influence morale propre à chaque forme d'information ? Que signifie de dire qu'il y a trop d'informations ? Comment peut-on le savoir ? Quelles redéfinitions des significations culturelles importantes, les nouvelles sources, vitesses, contextes et formes d'informations entraînent-elles ? Comment les différentes formes d'information dictent-elles la nature du contenu exprimé ?" Ces différentes questions et des dizaines d'autres, permettraient de commencer à pouvoir répondre à son ordinateur ou à son téléviseur. ■